

Malgras Nina - A2CGA- Concours National sur l'Histoire de la Colonisation et de la Guerre d'Algérie, 2025.

Dans le cadre de ma participation au Concours National sur l'Histoire de la Colonisation et de la Guerre d'Algérie, j'ai choisi de produire une œuvre individuelle me permettant d'exploiter ma passion : le dessin.

Pour ce projet, dont la thématique est "L'Algérie en mouvement, mobilité et migration", j'ai décidé de porter ma réflexion, mon enquête et ma création sur les Harkis. En effet, le terme harkis, francisation du terme harka, signifie en lui-même mouvement.

Cela m'a poussé à m'interroger sur les multiples formes de mobilité de leur histoire. J'ai ainsi exploré leur mouvement militaire sur le terrain durant la guerre, leurs déplacements forcés, et leurs migrations douloureuses vers la France.

À travers mes recherches, j'ai eu la chance de pouvoir contacter le vice-président de l'Association des Rapatriés et leurs Amis du Pays d'Arles : monsieur Ali Boualem.

Il m'a gentiment invité à assister, le lundi 12 mai 2025, à une cérémonie tenue à la mémoire du Bachaga Boualam et de ses harkis. Après avoir assisté à cette cérémonie pleine de sens et d'émotions, lui et moi avons eu l'occasion d'échanger sur l'histoire des harkis. Il m'a raconté diverses anecdotes, fourni de nombreux documents d'archives, donné des conseils pour ce projet mais avant tout, il m'a raconté son histoire et celle de son oncle, le Bachaga. Il m'a offert le livre que celui-ci a écrit en 1962 : Mon Pays, la France, (éditions France-Empire, 1987).

Une semaine auparavant, j'ai joint au téléphone un père, Ali Boualem, et un fils, Sofiane Boualem, qui m'ont accueilli à bras ouverts. "Viens me voir, ma fille. Je vais tout te raconter sur les harkis" m'a-t-il dit. Il m'en a effectivement beaucoup dit, tellement que je ne peux tout dire à travers ce projet. Il avait envie de raconter. Envie de confier que, parti à onze ans de son pays natal, il n'y était et ne comptait jamais y retourner. Envie de crier qu'on leur a "pris leur identité" et que, malgré le refus d'accès à l'éducation auquel il a fait face, il peut tout à fait, aujourd'hui, "tenir la discussion avec un intellectuel".

Je remercie alors Monsieur Ali Boualem pour avoir partagé avec moi tous ces savoirs et ces souvenirs. Je remercie également son fils, Sofiane Boualem, pour m'avoir permis de vivre cette expérience pleine d'enseignements et d'humanité.

Pour ce projet, j'ai choisi de réaliser trois dessins à l'aquarelle qui représentent trois mouvements caractéristiques de l'histoire des harkis : leurs déplacements pendant la guerre aux côtés de l'armée française, leur départ d'Algérie et leur arrivée en France.



(des photos de chaque dessin se trouvent en fin de document)

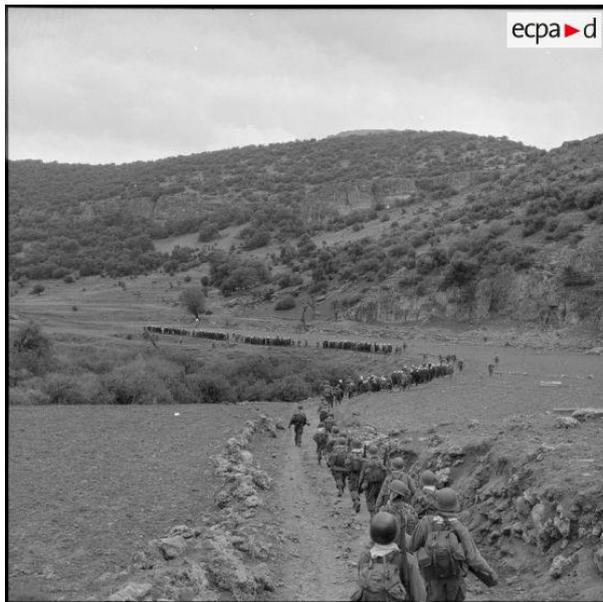
Le premier dessin représente la participation des harkis à la guerre d'Algérie. Ce sont des Algériens musulmans qui faisaient partie de l'armée régulière française durant cette période d'affrontements. Ils représentent une catégorie de formation supplétive qui était déployée et combattait aux côtés des troupes régulières françaises sur le territoire algérien. Au total, environ 200 000 harkis ont été mobilisés de 1955 à 1962. Ainsi, la France a armé ces Algériens pour compenser un manque au sein de ses troupes. Leur engagement était lié à la pauvreté, "c'était pour manger" m'affirme Monsieur Boualem, mais également par fidélité pour la France ou encore par opposition au FLN.

Les harkis étaient le plus souvent engagés dans des unités mobiles. Ils servaient de guides car ils connaissaient bien le terrain, la langue et les populations locales.

Le Bachaga Boualam écrit dans son ouvrage que *"pour les déplacements, [les troupes françaises] travaillaient jusqu'alors en ignorant [le peuple algérien]. Les militaires français étaient arrivés dans un pays qu'ils ne connaissaient pas, sous un climat qui n'était pas le leur. Ils se trouvaient en face de populations ne parlant que très peu leur langue, ayant des mœurs, des coutumes, et surtout une mentalité, totalement différentes."* (*Mon Pays, la France*, Bachaga Boualam, 1962, page 193). Les harkis étaient donc indispensables aux déplacements de l'armée française. Le bachaga affirme également qu' *"une embuscade montée par des Musulmans harkis ou ralliés était toujours payante. Souples et silencieux, les hommes du commando partaient dans la montagne, se confondaient avec elle. Ils connaissaient les moindres pistes, les moindres caches, faisaient attention de ne pas faire craquer les brindilles de bois posées sur les pistes par les rebelles pour avertir de l'arrivée de l'ennemi.*

En un mot, ils ne faisaient qu'un avec la nature et ils gagnaient." (*Mon Pays, la France*, Bachaga Boualam, 1962, page 200) De plus, les relations au sein de ces troupes étaient, selon les dires de Ali Boualem, "fraternelles". Les Algériens musulmans étaient donc très bien assimilés et ne se voyaient pas, pour la grande majorité, comme extérieurs à ces formations.

Pour traduire cette idée, je me suis inspirée d'une photographie provenant de l'ouvrage *Photographier la guerre d'Algérie* publié sous la direction de Laurent Gervereau et Benjamin Stora en 2004.



Photographe non identifié. Vallée de Kemis, Avril 1956 (ECPAD)

Ainsi, j'ai voulu reprendre le paysage et l'environnement du nord de l'Algérie avec ses grands espaces et ses grandes montagnes. On peut y voir un bataillon en mouvement, s'enfonçant progressivement à travers ce décor. Au premier plan se trouve un harkis, indissociable du reste du groupe. Ils portent tous le même casque et le même uniforme. Bien que cela ne fut pas forcément le cas pendant cette période, j'ai voulu imager la bonne assimilation dont Monsieur Boualem me parle. Ce harkis est pourtant le seul à regarder derrière lui, le regard sûr, sans crainte, un sourire se dessinant presque sur les lèvres. Pour cet individu, c'est la phrase du Bachaga Boualem que j'ai voulu illustrer.

« ... Que le monde entier sache et sache bien que sur nos provinces déchirées, la mort, la violence et les larmes passeront parce que la France éternelle demeurera. Et c'est à ce seul prix qu'elle demeurera la France. Vive la France, vive l'Algérie française. » (Mon Pays, la France, Bachaga Boualam, 1962, page 146)

En effet, j'ai voulu représenter ce don volontaire et approuvé des harkis s'engageant aux côtés de l'armée française pour le soutien de l'Algérie française. Malgré le contexte d'affrontements, à travers les divers déplacements, “*la violence et les larmes pass[ent]*”, pour laisser place à la sérénité.

Dans le ciel algérien, on peut percevoir le drapeau français. C'est cela qui fait sourire le harkis, c'est cela qui l'autorise à regarder en arrière tout en allant de l'avant: l'Algérie française.



Un groupe de harkis patrouille en pleine campagne. Augustin Berger, ECPAD. (Inspiration pour l'uniforme)

La couleur dominante de mon œuvre est le marron.

En effet, traditionnellement, le marron évoque la nature, la terre et par conséquent dans ce contexte, la terre algérienne. Le marron symbolise les origines et l'aventure. Pays d'origine des harkis comme point de départ de leur déplacement, l'Algérie et son paysage sont marqués par cette couleur. De plus, en chromothérapie, une branche de la médecine douce qui utilise les couleurs comme thérapie, on se sert de la couleur marron pour apaiser le patient et renforcer les connexions qui l'unissent à ceux qui l'entourent. Le harkis et sa troupe sont unis. D'un autre côté plus négatif, la couleur marron évoque la violence ou encore la poussière. Ainsi, j'ai cherché à montrer l'ambivalence de la situation des harkis au cœur de l'armée française. Bien que aspirant au maintien de l'Algérie française, les mouvements des supplétifs sont marqués par une forte violence. Les harkis n'étaient bien sûr pas tous portés par cette ambition de maintien. Le portrait que je dresse ici correspond principalement à l'ouvrage du Bachaga Boualam qui était particulièrement favorable à l'Algérie française.

Le titre de "Bachaga" était donné aux hauts dignitaires locaux dans l'administration coloniale française. Le Bachaga Boualam, de son nom complet Boualem Ben Abdallah, était un commandant de l'armée coloniale puis de l'armée française. Il fut député et vice-président de l'Assemblée nationale jusqu'en juillet 1962 et fut décoré de la Légion d'honneur à titre militaire. L'oncle de Monsieur Ali Boualem était un fervent défenseur de l'Algérie française qui s'opposa avec force à l'indépendance.

Pour le second dessin, j'ai voulu rendre compte de la tragédie qui a marqué le Bachaga et des milliers d'autres harkis : leur déracinement.

Suite aux accords d'Évian, signés le 18 mars 1962 par Louis Joxe et Krim Belkacem, les harkis furent désarmés et renvoyés chez eux. Ali Boualem évoque cet épisode en me disant : "d'abord

on les arme puis on les désarme aussi facilement”. Les harkis, pris dans la tourmente de la guerre, ont ensuite eu à faire face aux diverses représailles et aux multiples massacres, tous avec usage de la torture et d’autres actes de violence extrême. Les accords prévoyaient pourtant que nul ne serait inquiété pour ses engagements antérieurs à la signature. Les harkis sont toutefois abandonnés par leurs troupes qui en ont reçu l’ordre. Monsieur Boualem affirme que durant cette période de quatre mois, jusqu’à l’indépendance, le 5 juillet 1962, plusieurs dizaines voire des centaines de milliers de harkis et leurs familles ont été victimes de représailles, certains historiens estiment entre 30 000 et 70 000 morts.

Malgré leur demande de protection face aux exactions grandissantes, les harkis ne furent pas écoutés et durent partir.

Ce déracinement forcé ne fut pas sans peine. En effet, le 12 mai 1962, le ministre des armées, Pierre Messmer, adresse un télégramme au chef des armées donnant l’instruction confidentielle de ne pas permettre aux harkis de rejoindre la métropole sans son accord. Celui-ci est suivi, quatre jours plus tard, par un télégramme secret, strictement confidentiel, de Louis Joxe qui s’adresse à Christian Fouchet, un haut commissaire en Algérie, rappelant que toute initiative individuelle tendant à installer en métropole française les musulmans est strictement interdite. Face à ces mesures, certains militaires dévoués ont désobéi et ont permis le rapatriement de certains harkis.

Ainsi, c’est le déplacement des harkis qui en avait l’opportunité que j’ai voulu représenter sur ce deuxième dessin. On y voit une famille de harkis embarquant dans un grand navire, par un escalier en ferraille. Avec très peu de bagages en main, les harkis fuient leur pays avec l’espérance de trouver en France quelque chose de mieux, sûrement, un endroit de protection, peut-être. C’est pour cela que j’ai tenté de laisser transparaître, dans les yeux du harkis représenté en haut à gauche, une lueur d’espoir. Le Bachaga Boualem écrit : *“Le choix était alors simple: OU NOUS LAISSER EGORGER, OU FUIR VERS LA MÉTROPOLE POUR SAUVER NOS ENFANTS. La rage et le désespoir au cœur, n’ayant plus le droit ni les moyens de nous battre, nous avons dû partir, protégés pour quelques heures encore par l’armée”* (Mon Pays, la France, Bachaga Boualam, 1962, page 151)

La lumière vers laquelle le harkis se dirige est-elle celle d’une France qui protégera ceux qui se sont battus à ses côtés ? De plus, la couleur marron est toujours très importante, voire encore plus imposante, dans ce dessin. Les origines, malgré le départ, sont présentes. Pourtant, ce n’est plus le drapeau français qui se dessine désormais, mais le drapeau algérien du FLN, symbole de la victoire des indépendantistes, en reflet sur la coque du bateau. *“Derrière [eux], pour la première fois, montait le drapeau vert et blanc du F.L.N. [Ils] laiss[aient] derrière [eux leur] sol natal, mais aussi combien d’hommes qui s’étaient [...] battus avec [eux]”*. (Mon Pays, la France, Bachaga Boualam, ed France-Empire 1987, page 152)

Pour représenter tout cela, je me suis inspirée d’une photographie prise au port de Bône.



Familles de réfugiés harkis embarquant au port de Bône pour la France, à bord du paquebot Pumier. Photographe inconnu, 1962. ECPAD

Les principaux ports empruntés par les harkis étaient Oran, Alger, Bône et Philippeville. Selon Ali Boualem, la longueur du voyage d'un à deux jours était accompagnée de conditions très mauvaises. Pour embarquer, il y avait de l'attente et des difficultés liées aux autorisations. De plus, une des directives françaises stipulait que "les supplétifs débarqués en métropole en dehors du plan général de rapatriement ser[aient], en principe, renvoyés en Algérie" (le 23 mai 1962, M. Louis Joxe à M. le Haut-Commissaire). Ainsi, certains à peine arrivés se voyaient renvoyés en Algérie et livrés aux nombreuses exactions ou arrêtés en France. C'est en cela que chaque année, à Arles, se tient une cérémonie de commémoration de l'abandon des harkis par la France. Toutefois, 30 000 à 40 000 personnes ont réussi à rejoindre la métropole par leurs propres moyens ou avec l'aide d'anciens officiers.

Troisième dessin: pour finir cette étude des déplacements et mouvements des harkis jusqu'en fin 1962, j'ai voulu représenter leur arrivée en France. Pour ce faire, j'ai dessiné un groupe de harkis similaire à celui représenté sur l'illustration précédente. Je me suis inspiré d'un cliché représentant l'arrivée des pieds-noirs dans le port de Toulon mais également d'un autre montrant des harkis à leur arrivée en France. J'ai donc fait un mélange de ces deux photographies.



MARSEILLE - 12 Juin 1962. Des Harkis débarquent d'un navire de la Marine Nationale.
Photographe inconnu, Tenes
(inspiration pour représenter les harkis)



TOULON- Juin 1962. Le Porte-Avions LAFAYETTE débarque des Pieds-Noirs.
Photographe inconnu, Tenes

Entre mai et décembre 1962, environ 90 000 harkis et membres de leurs familles ont réussi à rejoindre la France métropolitaine. Ils arrivèrent principalement par le port de Marseille, de Port-de-Bouc, de Sète et de Toulon.

Ce dernier dessin ne contient plus aucune touche de marron. Leurs origines, durant ce voyage, leur ont été enlevées. Le bleu, si on le considère négativement, évoque l'incertitude, la peur, l'inconnu ou la vulnérabilité.

C'est en effet ces idées et notions que j'ai tenté de représenter. Tout d'abord, on peut remarquer, au second plan à gauche, qu'un homme n'est pas habillé comme les autres harkis. En fait, c'est un pied noir. Eux aussi traversaient la Méditerranée, fuyaient la violence et rejoignaient la métropole. À la différence des harkis, ceux-ci y étaient pleinement autorisés. Leur statut de citoyen leur donnait le droit à un accueil, les harkis eux, n'ont pas eu ce droit. Cette injustice et inégalité, selon Monsieur Ali Boualem, a été perçue par les harkis dès leur arrivée en France. Les mauvaises conditions d'un voyage d'une durée d'un à deux jours qui étaient marquées par un manque de nourriture, de confort et d'hygiène ont accentué leur fatigue et leur perte d'espoir. De plus, la séparation des familles, les obligations de se procurer des papiers français payants et de remplir d'interminables documents pour des familles majoritairement analphabètes ont accentué cette chute morale.

J'ai tenté de montrer cette perte d'espoir en noircissant le regard de tous. On dirait presque qu'ils n'ont pas d'yeux. À la manière du peintre Amedeo Modigliani, j'ai retiré cette lueur d'espoir des yeux des harkis, les déshumanisant ainsi, tout comme le voyage qu'ils ont enduré l'a fait.

Rien n'était prévu pour eux, même ceux qui étaient arrivés légalement se retrouvaient parqués dans des camps militaires comme par exemple le camp de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales) ou le camp de Bias (Lot-et-Garonne). Ils y vivaient dans des conditions indignes, comme des prisonniers d'une France qui les condamnait pour l'avoir servie.

À l'inverse de ce que j'ai représenté sur le premier dessin, on ne voit pas où vont les harkis. On ne sait pas où ils vont. Pour la plupart d'entre eux, ce fut exactement le cas. Ils se sont finalement, après une période passée dans ces camps, traités presque comme des prisonniers, ils se sont peu à peu dispersés dans le sud de la France.

En somme, l'histoire des harkis est avant tout une histoire de mouvements diverses et intenses souvent douloureux : d'abord des combats aux côtés de l'armée française, puis un abandon brutal à la fin de la guerre, et enfin une fuite vers la France où ils ont dû se reconstruire dans un nouvel environnement qui ne leur était pas favorable. Ces voyages racontent bien plus que des trajets, ils parlent des ruptures profondes d'une communauté déchirée entre loyauté, trahison et quête d'un lieu pour vivre en paix.

Le 18 mai 1962, le Bachaga Boualam et 62 membres de sa famille ont trouvé refuge au Mas Thibert, un lieu d'accueil, situé à quinze kilomètres de Arles. Ce site, dont le paysage rappelle celui de l'Algérie, est selon moi un symbole de la mémoire et de la survie des harkis en métropole.

Je remercie encore Ali et Sofiane Boualem de leur accueil.

Nina Malgras



BIBLIOGRAPHIE

Bachaga Boualam , *Mon Pays, la France*. Edition France-Empire 1987.

Laurent Gerverau & Benjamin Stora (2004). *Photographier la guerre d'Algérie*. MARVAL

Projet

